

24 images

24 iMAGES

# Thaïlande Le vent en poupe

Peter Rist

Number 119, October–November 2004

Cinémas d'Asie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6806ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rist, P. (2004). Thaïlande : le vent en poupe. *24 images*, (119), 27–27.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

> suite de la p. 25

et l'engouement du public local pour ses propres productions n'ont, eux, cessé de croître jusqu'à aujourd'hui<sup>2</sup>.

Peut-être, en raison de la sacro-sainte loi du box-office, le cinéma coréen a-t-il tout dernièrement perdu de sa puissance artistique (du moins par rapport au grand cru qu'a été l'année 2002). La disparition de la très sérieuse revue cinématographique *Kino* n'a pas aidé la cause. Il y a eu aussi le fameux cas Jang Sun-woo, cinéaste ayant une vision véritablement artistique, dont le dernier film *The Resurrection of the Little Match Girl* (alors le film le plus cher de l'histoire du cinéma coréen) a été l'un des échecs commerciaux les plus retentissants du pays. Depuis, les réalisateurs et auteurs coréens sont observés de près par les bailleurs de fonds de l'industrie. Mais la nomination du cinéaste Lee Chang-dong au poste de ministre coréen de la culture reste cependant un signe rassurant pour l'avenir du cinéma d'art dans ce pays. Nul doute cependant qu'à l'heure actuelle les meilleurs réalisateurs trouvent encore le moyen de créer. Un bel exemple de ce que la Corée sait produire de mieux est *Sarineui Chu-eok (Memories of Murder)*, réalisé par Bong Joon Bong. Dans ce film le cinéaste aborde des problèmes sociaux sérieux par le biais d'un humour des plus décalés et déstabilisants. Ce thriller policier est basé sur le premier cas de tueur en série recensé en Corée, affaire qui remonte aux années 1980. Le film est truffé de mystère, dès lors notamment qu'il se focalise davantage sur la brutalité des procédures policières liées à l'enquête que sur la sim-

ple recherche du coupable. Dans ce film, les actes meurtriers ne sont jamais montrés, alors que les tortures policières nous sont présentées dans une joyeuse allégresse. En soutenant massivement ce *Memories of Murder* (premier au guichet en 2003), les spectateurs coréens prouvent qu'ils sont de toute évidence plus ouverts à accepter l'ambiguïté narrative et le pessimisme au cinéma (attitude que l'on n'a pas vue chez le spectateur nord-américain depuis la fin des années 1960 et le début des années 1970).

Au moment de l'écriture de cet article, il se pourrait bien que la vraie grande percée de ce cinéma à l'étranger soit enfin en train d'avoir lieu. En juin, trois films coréens sont sortis en France à dix jours d'intervalle, dont *Memories of Murder*. Cela fait deux mois que le *Printemps, été, automne, hiver... et printemps* de Kim Ki-duk passe en salles à Toronto, et plus d'un mois à Montréal où il est le premier film coréen à sortir dans un réseau de cinéma d'art et essai (au cinéma Ex-Centris). *Oasis* vient d'avoir les mêmes honneurs. Il y a eu pas moins de treize films coréens présentés au Festival Fantasia cette année, chacune des projections affichant quasi complet. Le cinéma coréen est sans conteste au zénith de son histoire. **21**

1. Voir les publications annuelles du Motion Picture Promotion Corporation pour plus de renseignements.
2. La part de marché des films coréens en Corée est passée de 15,9 % en 1993 à 49,7 % en 2001.

Traduction : Julien Fonfrède

## Thaïlande Le vent en poupe

par Peter Rist

La Thaïlande est un autre pays à la cinématographie émergente qui dernièrement a fait couler beaucoup d'encre hors de ses frontières. Sur le front artistique, un point culminant a été atteint cette année lorsque *Tropical Malady*, le troisième film du cinéaste Apichatpong Weerasethakul (voir le texte à la page 36), a été le premier de l'histoire du cinéma thaïlandais à être sélectionné en compétition officielle au Festival de Cannes (il y a d'ailleurs remporté le Prix spécial du jury).

Weerasethakul, qui a étudié à l'Institut des beaux-arts de Chicago, est le fer de lance d'un renouveau du cinéma d'auteur thaïlandais, cela depuis son premier film, *Mysterious Object at Noon* (1999). Nous aurions dû voir débarquer cette cinématographie sur la scène internationale en 2001, année du film *Fah Talai Jone (Tears of the Black Tiger)*, pastiche du cinéma de genre (entre le western, le mélodrame et la comédie) étonnamment coloré (entendre ici jaune, rose, vert et pourpre) réalisé par Wisit Sasanatieng. Mais c'était sans compter la compagnie de distribution nord-américaine Miramax qui en a acheté les droits et qui le garde, depuis, sur ses étagères, ne sachant qu'en faire. Un autre cinéaste thaïlandais à avoir dernièrement fait sensation hors de son pays est Pen-ek Ratanaruang. Son *Mon-rok Transistor* (2001) combinait savamment une approche très commerciale en matière de narration et un style visuel étonnant, tout en expérimentations. Si Ratanaruang a commencé sa carrière comme cinéaste commercial par le très populaire en Thaïlande *Fun*



*The Adventures of Iron Pussy.*

*Bar Karaoke* (1997), il s'est depuis davantage tourné vers un cinéma d'auteur faisant actuellement les yeux doux à l'intelligentsia de la critique internationale. Il n'est d'ailleurs pas étonnant d'apprendre que pour les images de son dernier film, *Last Life in the Universe* (2003), il a obtenu la collaboration du célèbre directeur photo hongkongais Christopher Doyle (celui qui a signé la plupart des images des films de Wong Kar-wai). Parallèlement à ce renouveau d'un cinéma artistique thaïlandais, il est à noter

que depuis 1999 et la sortie du *Nang Nak* de Nonsee Nimibutr (le premier film de la nouvelle vague du cinéma thaïlandais à avoir été montré à Montréal), le cinéma d'horreur connaît là-bas ses beaux jours, de même qu'un autre genre éminemment populaire que l'on appelle « cinéma Katoey » (comédies mettant en vedettes des travestis et autres transsexuels ; parmi les plus célèbres du genre, citons *The Adventures of Iron Pussy*, la série des *Iron Ladies* et le fameux *Saving Private Tootsie*). La production cinématographique en Thaïlande a plus que doublé en 2003 (de 22 films en 2002 à 48 en 2003), et la tendance du moment est, pour des compagnies étrangères, d'aller y tourner leurs films (dernier en date, le nouveau Oliver Stone, *Alexander*). Si seulement les distributeurs nord-américains pouvaient maintenant saisir l'opportunité et commencer à sortir des films de ce renouveau du cinéma thaïlandais, le spectateur d'ici pourrait alors, à son tour, allègrement en profiter. Affaire à suivre... **22**